

Bijlage VWO

2010

tijdvak 2

Frans

tevens oud programma

Frans 1,2

Tekstboekje

Tourisme en impesanteur

2012: une billetterie pour les voyages dans le cosmos?



Les vacances dans l'espace sont désormais à la portée d'une poignée de touristes fortunés. A ce jour, cinq milliardaires ont déboursé chacun 20 millions de dollars pour un séjour à bord de la Station spatiale internationale (ISS). Les projets de vols spatiaux privés se multiplient. Le Britannique Richard Branson (Virgin) a créé Virgin Galactic, qui organisera à partir de 2010 des vols à bord du *Space Ship II*. Les Chinois ont annoncé des vols suborbitaux avec un *Concorde*

réaménagé. Dernier projet en date: l'avion-fusée conçu par les ingénieurs d'Astrium, une filiale du groupe européen EADS (*photo*). De la taille d'un jet d'affaires, le vaisseau pourra emmener en 2012-2013 quatre passagers à 100 kilomètres d'altitude. Pendant trois minutes, ils seront en impesanteur totale.

Pour répondre aux envies de Terriens amateurs de sensations fortes, les agences de voyages spatiaux russes, américaines et japonaises se livrent d'ores et déjà une concurrence sur les prix. Virgin Galactic promet des balades à moins de 200 000 dollars. JTB, une société japonaise, casse les prix avec des voyages de six jours et quatre nuits pour 'seulement' 100 000 dollars... Le tourisme spatial est sur orbite: 40 000 touristes ont déjà réservé leur billet pour le cosmos.

Le rituel du dimanche



(1) L'être humain consacre de treize à dix-sept années de sa vie à manger. Un exercice auquel il prête plus ou moins d'importance selon les jours de la semaine. Le repas du dimanche reste ancré dans l'imaginaire collectif comme le symbole des retrouvailles familiales autour d'une table. Un plaisir ou une corvée qui se transmet de génération en génération.

(2) Mais l'ogre vorace de la modernité dévore peu à peu cette vieille tradition. Ainsi, le fameux bifteck dominical a été remplacé par la pratique du *snacking*. La paresse est en train de tuer le célèbre repas de famille. On mange vite (sandwichs, prêts à consommer...), chacun dans son coin et entre les repas. Cette habitude nuit gravement à la cohésion familiale. Grands-parents, parents et enfants: ce rendez-vous dominical était l'occasion d'apprendre

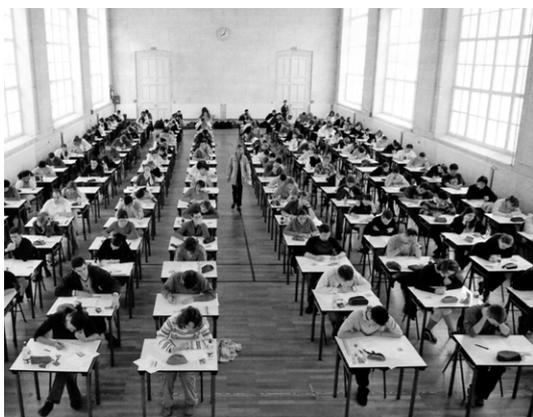
à se connaître. La transmission des valeurs était au cœur de ce rituel hebdomadaire.

(3) Cette modification des comportements alimentaires est profondément liée à l'évolution de la société. Baisse de la pratique religieuse, dérégulation du droit du travail: le dernier jour de la semaine n'est plus sacré. Depuis 1994, une loi autorise l'ouverture des magasins le dimanche. Pour beaucoup d'enfants, cela signifie l'absence d'un de leurs parents le week-end. Le «jour du repos» n'existe plus.

(4) Or, il existe toujours des familles dans lesquelles le modèle du "manger-ensemble" continue. Si le temps de préparation des repas le week-end est passé de soixante minutes en 1988 à quarante-six aujourd'hui, l'envie de mitonner des plats demeure. En témoigne la multiplication des livres de recettes ces dernières années.

(5) Certes, la France n'échappe pas totalement à l'individualisation de l'alimentation. Les enfants rentrent tard le samedi soir et on ne les oblige plus à se lever tôt le lendemain. La femme libérée emmène toute sa petite famille manger hors du domicile. Les lève-tard s'adonnent à la mode du brunch à la française qui associe les douceurs du petit déjeuner aux plats consistants du déjeuner. Et à la belle saison, les familles redécouvrent les charmes du barbecue ou du déjeuner sur l'herbe.

A l'école de la performance



- (1)** Etre au top de sa concentration quand on travaille. Se sentir plein d'énergie pour boucler un devoir sans avoir trop de stress. Et le soir, s'endormir comme un bébé. En période d'exams, chacun rêve d'être aussi efficace. Et l'industrie pharmaceutique le sait, proposant aux élèves et parents inquiets un arsenal de potions magiques en vente libre censées avoir un effet positif sur la mémoire, booster la concentration ou anéantir le stress. Que leur action soit réelle ou supposée, les produits contre le stress ou la fatigue ont vite fait de devenir une béquille sur laquelle s'appuyer quand on a du mal à suivre le rythme.
- (2)** Selon l'Observatoire de la vie étudiante, 22% des filles et 11% des garçons utilisent parfois ou souvent des calmants. Et ils sont presque autant à consommer des stimulants avant les examens. Une enquête auprès des jeunes de 17 ans dévoile aussi un contraste entre les sexes: près de 30% des filles ont déjà pris un médicament psychotrope (tranquillisant, somnifère...), contre seulement 11% des garçons.
- (3)** Pourquoi cet écart? Face à une difficulté, les filles se tournent davan-

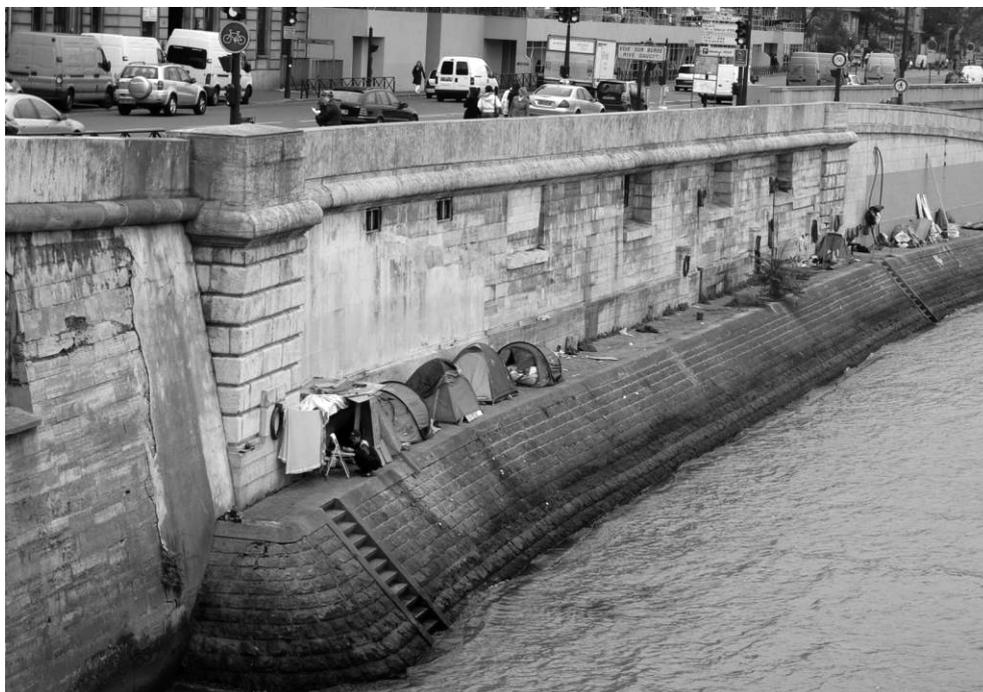
tage vers les produits licites, type médicaments, et les garçons vers l'illicite, type drogues.

- 35 Cette consommation sexuée explique les variations entre filières observées par l'Observatoire de la vie étudiante. On s'attendrait à ce que les études réputées les plus exigeantes soient les plus gourmandes en stimulants. 10 c'est en lettres et sciences humaines qu'on avale le plus de calmants, antidépresseurs et somnifères. Parce que ces filières sont plus féminines.
- 45 **(4)** Pourtant, cette consommation de psychotropes n'est pas liée à la consultation d'un psy. Car leur prescription est à 85% le fait de médecins généralistes. Certains piochent dans la pharmacie familiale ou se font prêter des médicaments, comme Marie, 21 ans: «J'étais stressée pour un oral, alors une amie de ma mère m'a prêté un tranquillisant et un bêtabloquant, se souvient-elle. Résultat, j'étais totalement naturelle, comme si ce n'était pas un examen!»
- 50 **(5)** A l'image de Pierre Bodenez, psychiatre spécialiste des addictions, de nombreux professionnels de santé 12 précisent cette «pathologisation» de la vie quotidienne: «On voit se développer l'idée, relayée par la société de consommation, que la solution est dans le produit. Qu'on parle de psychotropes, de stimulants ou d'homéopathie, cette relation faussée au produit est inquiétante.»
- 65 **(6)** Infirmière dans un grand lycée, Geneviève Gasser voit débarquer des élèves qui «connaissent très bien les médicaments et savent ce qu'ils veulent. Ils s'étonnent qu'on les interroge d'abord sur leurs repas ou leur

75 sommeil. Bien sûr, c'est plus rapide de
prendre un médicament. Mais s'il agit
un temps, il masque le problème.»
(7) Abonnée au café, vitamines et
autres comprimés pour la mémoire au
80 début de sa première année de méde-

cine, Marie-Charlotte, 18 ans, a
modéré: «Finalement, j'arrive à
travailler comme avant, s'étonne-t-elle.
Je crois que j'ai repris le rythme. En
85 prenant des produits, on oublie qu'on
peut compter sur soi!»

Une ex-SDF témoigne: «Comment j'ai quitté la rue»



(1) Ce qu'elle dit en premier, c'est qu'elle est heureuse. Que c'est vraiment bien le petit appartement en banlieue, le boulot de nourrice. Mais, dans son regard, il reste des traces du passé, de la rue. Brigitte a voulu en témoigner dans un livre qui tord le cœur. Difficile d'imaginer sa dérive quand on rencontre cette femme de quarante-cinq ans, élégante, soignée et réservée.

(2) Ça n'a pas été une lente chute. La rue, c'est toujours du jour au lendemain. «On croit toujours que cela n'arrive qu'aux autres», dit-elle. Elle pensait qu'elle aurait une famille, des amis pour la soutenir... 15 Marc, son compagnon, avait fait le vide autour d'elle. Quant à la famille, il ne lui restait qu'une sœur, peu disposée à secourir son aînée. C'est comme ça que ça arrive, la rue.

(3) Après une nuit sans abri, il y en eut une deuxième et ainsi de suite. Et ça a duré deux ans. Comment on en arrive là? Quand elle naît, sa mère ne veut pas d'elle. Elle passe ses sept premières années dans une ferme, auprès d'une nourrice qu'elle considère comme sa maman. Un jour, son père vient et la ramène à la maison, où entre-temps une petite sœur est née. Mais sa mère n'aime toujours pas Brigitte. Dès qu'elle le peut, Brigitte quitte la maison. Un travail, des copains, des fêtes, des amoureux, la vie...

(4) Jusqu'à la rencontre avec Marc, propriétaire d'une salle de sport. «C'était un ami toujours à l'écoute des gens, quelqu'un de très doux, présent et enthousiaste. Je me sentais bien avec lui.» Trois ans et demi à travailler pour lui. Sans salaire: il l'entretient. Peu à peu, le gentil ami se transforme en vilain amant. Il l'exploite, la trompe

et la bat. Elle encaisse en silence,
jusqu'au jour où il menace de la tuer:
«Je suis partie sans manteau, sans
argent, avec juste mon sac. C'était une
question de survie.»

50 **(5)** Et voici sa première nuit à la rue.
Le lendemain, elle marche toute la
journée, se fond dans la foule, avant
d'échouer sur un banc. Ensuite, deux
55 autres nuits au commissariat du quar-
tier, puis une troisième à l'hôpital
Saint-Antoine, qui sert de refuge aux
sans-abri.

60 **(6)** Elle rencontre Tom, qui devient
son guide au pays des SDF. Il lui confie
sa devise: «Méfie-toi de tout le
monde.» Elle apprend peu à peu les
règles de la rue: «La loi du silence, on
ne pose pas de questions sur le passé
65 des gens parce que c'est leur seul petit
trésor.» Ce dont elle souffre le plus,
c'est du froid, vingt-quatre heures par
jour. Elle ajoute: «J'avais beau super-
poser les pulls et les chaussettes, cette
70 sensation de froid ne m'a jamais quit-
tée.» Evidemment, pour avoir chaud, il
y aurait bien l'alcool ou autre chose.
Mais elle ne veut pas sombrer: «Une
femme dans la société, ce n'est déjà pas
75 facile mais, dans la rue, vous n'êtes
rien. Etre macho est la seule chose qui
reste à ces hommes. J'avais peur de la
violence, des viols.»

80 **(7)** «Vous n'arrivez pas à vous en
sortir parce que, toujours aux aguets,

vous ne dormez pas et vous vous
épuisez. Vous ne pouvez pas vous
présenter à un entretien d'embauche
dans l'état où vous êtes. Et, petit à
85 petit, on n'a plus confiance en person-
ne, ni même en soi. Je ne pouvais
m'empêcher de penser que j'étais
nulle, que je n'y arriverais jamais toute
seule.» Le salut de Brigitte vient d'un
90 autre SDF, Samy, avec lequel elle «vit»
durant quelque temps. Samy est alcoo-
lique, il décide de suivre une cure de
désintoxication. Pour Brigitte, cette
cure est un déclic. Qui lui donne envie
de redémarrer dans la vie. Une amie
rencontrée à l'église l'héberge pendant
que Samy se soigne. Et lorsque Samy
sort de cure, une association leur
trouve un hôtel... Mais, en deux jours,
100 il retourne à la rue et à l'alcool.

(8) La catastrophe. Pas pour Brigitte:
«Pour moi, la rue, c'était terminé. Je
ne pouvais pas le suivre dans sa dérive.
J'ai lancé un SOS... On m'a rapidement
105 logée dans un centre.» Il lui faudra
encore un an pour trouver sa place de
nourrice. Une victoire qu'elle rem-
portera sans oser révéler la vérité à ses
employeurs. Et c'est dans le centre où
elle habite qu'elle fait la connaissance
de la journaliste Véronique Mougin,
avec qui elle écrira un livre. Aujour-
d'hui, à quoi pense-t-elle, Brigitte,
110 quand elle croise un SDF? «Au
risque...»

Etre soigné

Au Moyen Age, quand on avait mal aux dents à Paris, c'était sur la place de Grève qu'on trouvait les arracheurs de dents. Au 18e siècle, ils exerçaient leur métier sur le Pont Neuf parmi les acrobates. C'était un vrai spectacle qui attirait les foules. Les arracheurs de dents étaient parés de costumes voyants et colorés. Pour être efficaces, ils ne travaillaient que dans le bruit, accompagnés souvent de comédiens ou de musiciens, ceci jusqu'à la fin du 19ème siècle, bien souvent à l'occasion des jours de foires et de marchés. Leurs instruments étaient composés seulement de tenailles.

L'arracheur de dents, charlatan dans l'exercice de sa profession, était souvent aidé par un compère, qui n'était autre que son complice. Quant au malheureux patient, il montait dans la diligence; sans comprendre ce qui lui arrivait, l'arracheur lui coinçait la tête entre ses jambes, et d'un coup de tenaille arrachait la mauvaise dent. Pendant ce temps, le public n'avait entendu que le vacarme des instruments de musique couvrant les hurlements du malheureux patient. Après avoir réglé le service à son auteur, le client retrouvait ses amis et n'avouait pas le supplice subi car ils n'avaient rien entendu et lui manifestaient de l'estime pour son courage et son impassibilité.



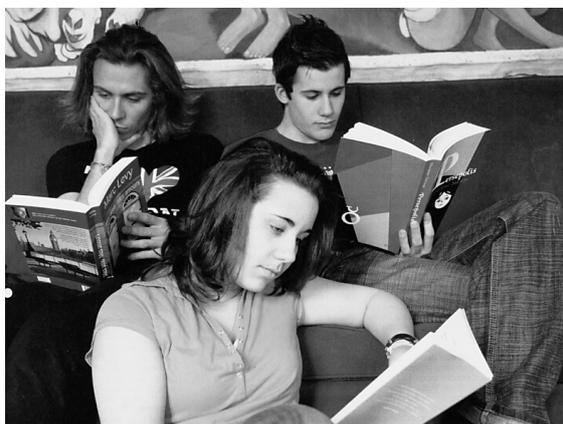
Bonne élève, et alors?

Depuis ma rentrée scolaire en 2de, j'ai vraiment de bons résultats dans toutes les matières, même excellents. Tout le monde me considère comme une bosseuse. Disons
5 que l'école m'intéresse et que j'apprends facilement. Pourtant, ça n'empêche pas une grande partie des élèves de me classer comme l'intello à qui on ne parle que pour demander sa note pour la comparer à la
10 sienne. Afin aussi de se conforter dans l'idée que je ne viens pas de la même planète. Je ne comprends pas cette aversion envers les bons élèves. Je ne suis pas différente des autres pour ce qui est des attentes, des
15 préoccupations et des problèmes. Halte aux préjugés! Ne me dites pas que je suis la seule à souffrir de cette situation!

Lily

Et pourtant ils lisent...

S'ils délaissent les classiques, jugés trop «scolaires», les 19-23 ans dévorent romans contemporains, biographies et BD.



(1) Il y a deux mois le moteur de recherche *Yahoo!* posait aux internautes la question suivante: «Pourquoi les jeunes ne lisent-ils pas beaucoup?» Réponse, sans surprise: parce qu'ils préfèrent surfer sur Internet. Nés au milieu des années 1980, un biberon dans une main et une souris dans l'autre, élevés à coups de chats et autres blogs d'initiés, les 19-23 ans seraient la «génération Internet», réservée par rapport à toute forme de littérature. Quatre critères caractériseraient cette tranche d'âge: passivité, sociabilité, rapidité et nouveauté. A l'heure de Facebook et de MySpace, le «jeune qui lit» serait donc une espèce en voie de disparition.

(2) Or, à 20 ans, on lit moins, mais on lit toujours. Ni Julien Green ni Julien Gracq, certes. Mais Marc Levy, Douglas Kennedy, Amélie Nothomb et «Harry Potter» bien sûr, qui font l'unanimité chez les jeunes lectrices en leur permettant de rêver, de s'évader grâce à des livres qu'elles estiment «prenants du début à la fin».

(3) Selon un sondage, les habitudes de lecture chez les Français se sont forte-

ment modifiées depuis 1981. Le nombre de grands lecteurs, c'est-à-dire ceux qui lisent plus de 20 livres par an, est passé de 14% à 9%. En revanche, le nombre de petits lecteurs (de 1 à 5 livres chaque année) a considérablement augmenté, passant de 24% à 35%. Ainsi, les Français lisent. Mais différemment. Et les nouvelles technologies n'y sont pas pour rien. En témoigne une étude en cours du ministère de la Culture sur les habitudes culturelles des Français de plus de 15 ans: elle inclut désormais les pratiques numériques – téléchargement de musique, fréquentation d'un blog cinéma, etc. Génération Internet oblige, les jeunes sont les premiers concernés.

(4) Mais, contrairement aux apparences, les nouveaux médias ne sont pas nécessairement ennemis de la lecture. Au contraire: ils peuvent jouer un rôle déterminant pour la diffusion des livres auprès des 19-23 ans. Car les blogueurs donnent leur avis, débattent et le buzz des internautes autour d'un livre influe souvent sur sa diffusion auprès des jeunes. May, 21 ans, a acheté «Rien de grave», de Justine Lévy, parce qu'elle a entendu que la romancière racontait comment Carla Bruni lui avait «piqué» son mari, Raphaël Enthoven.

(5) Mais le média qui travaille le plus pour la diffusion des romans auprès des jeunes est le cinéma: une adaptation réussie, explique-t-on chez Gibert Joseph, entraîne un pic des ventes, non seulement du livre concerné, mais également du reste de l'œuvre de l'auteur.

28, au cours de l'hiver 2006, beaucoup de jeunes ont découvert Jane

70 Austen grâce à l'adaptation sur grand
écran d'«Orgueil et préjugés», avec
Keira Knightley dans le rôle principal.
(6) A la question: «Lisez-vous des
auteurs classiques?», le même refrain
75 fuse presque systématiquement, chez les
garçons comme chez les filles: «Trop
scolaires.» Réponse qu'on retrouve
même chez des étudiants qui ont passé
leur bac il y a quatre ans. Le manque
d'attrait pour les classiques, tels Zola,
80 vient sans doute d'une sélection inadap-
tée des œuvres destinées aux collégiens.
A cela s'ajoute la contrainte que repré-
sente une lecture scolaire – délai limité,
textes analysés minutieusement, auteurs
85 imposés. Heureusement, certains
«piliers» de la culture littéraire, comme
«1984» de Georges Orwell ou «l'Écume

des jours» de Boris Vian, restent
toujours à la mode.
90 **(7)** Mais silence. Le livre lu la veille ne
fera l'objet d'aucun commentaire au
café. La lecture fait partie de la sphère
privée. Le choix d'un roman est pour les
19-23 ans quelque chose de très person-
95 nel. Il ne leur viendrait pas à l'idée
d'offrir un livre, car «chacun a des goûts
différents». Pour un anniversaire, on
apporte plus volontiers un DVD de «24
heures chrono». Et si c'est un livre, ce
100 sera un beau livre. Sur Jim Morrison ou
Audrey Hepburn. Les livres restent de
l'ordre du jardin secret. A 20 ans, lire
n'est pas particulièrement branché et
c'est tant mieux. La mode passe par la
lecture. «Il faut cultiver notre jardin»
105 écrivait Voltaire. Les jeunes ont bien
retenu la leçon.

Pauvre Académie Française¹⁾



(1) «Pourquoi, quand on est quelqu'un, vouloir devenir quelque chose?» En 1878, dans une lettre à Maxime Du Camp, Gustave Flaubert commente ainsi l'entrée d'Ernest Renan à l'Académie française. Pensent-ils à cette superbe réponse, ceux qui aujourd'hui refusent ce qui n'est peut-être plus un si grand honneur? Modiano, Le Clézio, Quignard, Echenoz, Kundera ont été approchés en vain. Pourquoi en effet céder à cette comédie sociale? Pourquoi se retrouver dans un groupe qui ne compte pas d'écrivains reconnus? Aujourd'hui, l'Académie a bien besoin de recruter. Car, désormais sept sièges sont vacants et l'âge des académiciens est bien avancé (moyenne 79 ans).

(2) La plus vieille institution de France est-elle démodée? Hélène Carrère d'Encausse, la secrétaire perpétuelle, nie la crise, mais admet la double nécessité de rajeunir l'assemblée et de la recentrer sur la littérature. «Je sais que des écrivains reconnus ne souhaitent pas nous rejoindre. Il y a dans la génération des 60-70 ans un refus

global de toute institution, sans doute dû à l'influence de Mai 68. Il y a aussi la peur de ne pas être élu. Quand je suggère à certains auteurs reconnus de se présenter, ils me répondent: "Est-ce que c'est garanti?" Mais je ne peux le leur promettre. Je crois que la génération montante d'écrivains sera plus empressée de nous rejoindre. Car je suis consciente que l'Académie doit accueillir à nouveau des personnalités littéraires.» Le désintérêt des écrivains a amené de plus en plus de représentants d'autres catégories à vouloir être élus à l'Académie, comme l'ancien président Giscard d'Estaing, ou le médecin célèbre Yves Pouliquen.

(3) «L'Académie est un club de vieux messieurs sympathiques et craintifs qui ne veulent pas d'histoires, constate l'écrivain Jean Raspail. Ce que je regrette surtout, c'est que leur travail sur la langue, fondement de l'Académie, en souffre. Elle ne joue plus son rôle. Je ne l'ai pas entendue protester contre la féminisation des termes, par exemple. Et puis, deux signes de déclin ne trompent pas: la liste des prix de l'Académie n'est plus publiée et les journalistes ne viennent plus suivre les séances.»

(4) Si elle n'est plus un club de grands écrivains, qui donc l'Académie doit-elle accueillir? Des politiques aux médecins, doit-elle devenir une simple vitrine de l'excellence française?

noot 1 l'Académie Française: een genootschap van 40 geleerden dat moet waken over de zuiverheid van de Franse taal

Le nouveau défi de Maud Fontenoy



Elle est masochiste¹⁾, cette fille, ou quoi? Ses ampoules aux mains à peine cicatrisées, après ses traversées de l'Atlantique puis du Pacifique Sud à la rame, Maud Fontenoy a annoncé qu'elle voulait être la première femme à faire le tour du monde en solitaire à la voile (oui, quand même pas de rame!) et ... à l'envers. C'est-à-dire contre les vents et les courants dominants. Au lieu de se laisser pousser par les vents alizés des mers du Sud, l'acharnée devra "tirer des bords" et avancer en zig-zag pendant cinq mois pour faire son tour de l'Amérique, en partant de l'île de la Réunion. Le but de l'expédition: mieux faire connaître les océans aux jeunes. Et l'aventure, bien sûr. Bon vent!

noot 1 masochiste = zelfkwellend

Le ballon, marchand de rêves

Jamais un sport n'a autant porté les foules. Le foot rapproche, fédère, intègre. Utopie ou réalité?



(1) Un million et demi de personnes massées sur les Champs-Élysées... Du jamais vu depuis la Libération! Partout en France, on s'embrasse, on se félicite sur fond de «et un, et deux, et trois, zéro». Ce 12 juillet 1998, nous sommes tous fiers d'être Français. D'être représentés par Zinédine Zidane, Lilian Thuram et Thierry Henry, héros d'une formation de footballeurs originaires de plusieurs ethnies différentes, d'une France black, blanc, beur. «Les Bleus ont fait plus pour l'intégration que des années de politique», commente à l'époque Michèle Tribalat, démographe spécialiste de l'immigration.

(2) L'effet Coupe du monde se fait 36 sentir dans l'économie. Le moral des Français est en hausse et la consommation repart pour quelques mois, après des années de morosité. Même si le lien de cause à effet n'est pas directement établi, la croissance dépasse la barre des 3%.

(3) Seulement voilà, nous avons peut-être trop attendu de ce titre de champion du monde. Pour Michel Caillat, sociologue de sport, «la France black, blanc, beur, c'est le symbole d'un pays

qui va mal. De nombreux intellectuels voyaient dans cette union de tous les Français la fin du racisme. On a vu ce que ça a donné le 21 avril. Le leader de l'extrême droite, Jean-Marie Le Pen accède au second tour de l'élection présidentielle de 2002. Et trois ans plus tard, l'idéal des trois B s'effondre définitivement avec la révolte des banlieues.»

(4) Alors le football, écran de fumée? Il a tout de même un rôle social. Dans les équipes de quartiers, les jeunes apprennent le respect, la solidarité, bref, le «vivre ensemble». Grâce au brassage social qu'ils réalisent, les clubs amateurs montrent qu'on peut faire équipe sans distinction de race ou de religion.

(5) Mais le foot reste un marchand de rêves qui ne peut pas tout résoudre. Il peut même être dangereux. A Châtenay-Malabry, dans les Hauts-de-Seine, Régis Garlanda entraîne des jeunes qui ne jurent que par Ronaldinho. «Ils commencent le foot à 6 ans, et plus on avance dans le temps, plus ils rêvent de devenir professionnels. Ils ne pensent qu'aux résultats sportifs et oublient l'école.»

(6) La pratique du foot n'a plus rien d'un loisir. Pour devenir l'égal de leurs idoles, parties de rien, ils sont de plus en plus nombreux à tout sacrifier. «J'essaie de les protéger, raconte Régis Garlanda, mais dans d'autres clubs, on n'hésite pas à utiliser l'enfant au maximum, à le bercer d'illusions, tout ça pour le laisser tomber si ça ne marche pas.»

Tekst 11

Vive l'@robase

Comme le reste du monde, les Espagnols ont découvert ces dernières années un drôle de signe caché dans le clavier de leur ordinateur. Spirale magique entre le o, le a et l'escargot, l'arobase a fait son entrée dans la vie quotidienne en même temps qu'Internet. Jusque-là, les hispanophones veillaient scrupuleusement à adresser leurs messages à «todas/todos» leurs «queridos amigos» et «queridas amigas» («tous/toutes» leurs «chers amis» et «chères amies»).

Aujourd'hui, grâce à l'arobase magique, la vie des Espagnols s'est transformée: un petit @, et hop! ils adressent leurs messages à «tod@s l@s amig@s» et on n'en parle plus: une aubaine ce mi-a, mi-o dans une langue où justement le «o» et le «a» sont les suffixes qui différencient le masculin du féminin. L'@ a toutes les sauces. Omniprésent au point qu'un chroniqueur du quotidien *El País* vient de suggérer à l'Académie royale espagnole de «se prononcer sur ce graphisme polyvalent qui a élargi par surprise notre alphabet» et de lui attribuer, pourquoi pas, un son.

Cinéma

Nos 18 ans

DE FREDERIC BERTHE, AVEC THEO FRILLET, VALENTINE CATZEFLIS, MICHEL BLANC



A la fin de l'année scolaire, un lycéen de terminale dit ses quatre vérités à un professeur qu'il déteste. Le problème: c'est ce dernier qui va lui faire passer son oral de rattrapage. Il découvre en outre que c'est le père de la fille dont il est tombé amoureux... Rien de bien original dans ce film qui parle des lycéens des années 90 avec une mise en scène qui rappelle les années 80. A croire qu'il ne s'est rien passé dans le cinéma depuis. Un film sur les jeunes qui intéressera davantage leurs parents, pour peu qu'ils aient une tendance à la nostalgie.

Les Proies

DE GONZALO LOPEZ-GALLEGO, AVEC LEONARDO SBARAGLIA, MARIA VALVERDE, THOMAS RIORDAN, ANDRES JUSTE.



Ce n'est pas un film d'horreur, et pourtant c'est bien l'horreur qui gagne à mesure de ce film espagnol. Un homme se perd en voiture dans une forêt montagneuse et devient la cible de tireurs embusqués. Il y aura des morts avant que l'on ne découvre l'identité des chasseurs... Ce qui est impressionnant ici, c'est l'économie des moyens employés par López-Gallego pour faire naître le sentiment d'enfermement et de terreur qui nous saisit en même temps que son personnage principal, et ce dans un décor naturel grandiose. L'autre réussite du cinéaste, c'est d'avoir géré avec une précision diabolique le basculement de son histoire dans son dernier tiers. Autant qu'un excellent film de genre, *Les Proies* est aussi une réflexion troublante sur le rapport entre réel et virtuel.

L'Incroyable Hulk

DE LOUIS LETERRIER, AVEC EDWARD NORTON, LIV TYLER, TIM ROTH



Le problème dans Hulk... c'est Hulk. Louis Leterrier fait la même erreur qu'Ang Lee précédemment en créant un monstre vert de synthèse absolument pas crédible, voire risible. Dommage, car les acteurs sont très convaincants, tant Liv Tyler, délicieuse Betty Ross dont Bruce Banner est amoureux, qu'Edward Norton, dans ce rôle de ce scientifique fugitif qui se transforme en géant furieux à la moindre émotion. Côté scénario, rien de neuf sous le soleil, Banner cherche l'antidote pour éliminer le monstre en lui, les militaires veulent s'emparer de la créature. Et on a droit au quota obligatoire d'effets spéciaux et de combats...

Au bout de la nuit

DE DAVID AYER, AVEC KEANU REEVES, FOREST WHITAKER, CHRIS EVANS



Flic de choc, Tom ne recule devant rien pour coincer les pires truands de Los Angeles. Jusqu'au jour où il se trouve au centre d'une machination... Polar urbain violent, Au bout de la nuit n'a pas les moyens de ses ambitions. L'intrigue a beau être compliquée, on la perce vite à jour. La noirceur des personnages a beau être surlignée, elle ne masque pas leur transparence. Le scénario a beau être cosigné James Ellroy, les dialogues sont plats. Et la mise en scène de David Ayer tient plus du bluff que de la virtuosité.